

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.  
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » » » » 14 » » six mois.  
» » » » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX  
16 juin 1863.

La prise de Puebla est la grande nouvelle du jour. Tout le monde applaudit à ce nouveau succès des armes françaises, et c'est avec raison. Sans douter un instant de la force, de la valeur éprouvée de nos soldats, on ne voit pas sans inquiétude ces guerres lointaines; la distance, les maladies inhérentes au climat, sont de graves sujets d'inquiétudes. La prise de Puebla est surtout importante parce qu'elle sert de préliminaire à une paix prochaine.

Les succès les plus éclatants, la gloire la plus splendide ne compensent pas, à notre avis, les calamités d'une guerre. Il est des cas où elle est inévitable, nous le savons.

C'est aux nations, aux gouvernements à les éviter autant que possible et à réparer loyalement les griefs qui peuvent survenir.

Il est donc probable que la guerre du Mexique touche à sa fin.

Cette guerre et même la prise de Puebla ne peuvent faire détourner les regards de la Pologne.

Là est peut-être le véritable nœud de la question européenne.

On lit dans une correspondance de Varsovie que les insurgés se soutiennent et ont souvent l'avantage. Ce qui est arrivé dans trois engagements qui ont eu lieu dans le district de Kobrzyń, les Russes ont essuyé des pertes sérieuses. Wawers, Brandt, Klasky ont soutenu entre Seyny et Gródno, plusieurs combats qui leur ont été favorables.

Un nouveau journal, *la Cloche*, vient de paraître à Varsovie; il publie une proclamation qui appelle tous les Polonais aux armes.

La Russie augmente son système violent de répression en raison du progrès de l'insurrection.

On parle de nobles et de prêtres pendus. On profane les cimetières (celui des protestants à Varsovie) pour y chercher des armes.

Malgré les pendaisons, les incarcéra-

tions, les massacres, l'ordre ne règne pas encore à Varsovie.

Cette phrase célèbre, si souvent jetée à la face de la Russie, n'est pas oubliée, que la Russie y songe. J. REBOUX.

Le maréchal ministre de la guerre a reçu du général Forey la dépêche suivante :

Puebla, le 18 mai 1863

Puebla est en notre pouvoir !  
Le combat de San Lorenzo ayant dispersé le corps d'armée de Comonfort qui prétendait forcer notre ligne d'investissement et ravitailler Puebla, la garnison qui souffrait déjà depuis longtemps de la faim, bien qu'elle eût enlevé tout ce que possédait la population, était aux abois.

D'un côté, la tranchée ayant été ouverte devant le fort de Teotimehuacan et nos batteries armées de 30 pièces de divers calibres ayant ouvert leur feu le 16 contre ce fort, et détruit complètement en deux heures son armement, la situation de la place, contre laquelle étaient dirigées deux vigoureuses attaques, était des plus critiques.

Dans cet état de choses, le général Ortega m'a fait des ouvertures pour que je lui accordasse une capitulation.

Mais ses prétentions n'allant à rien moins qu'à sortir de la place avec les honneurs de la guerre, armes, bagages et artillerie de campagne et la faculté de se diriger sur Mexico, j'ai repoussé ces étranges propositions, et lui ai déclaré que j'attendais qu'il sortit avec les honneurs de la guerre, mais que son armée défilait devant l'armée française et qu'elle déposait les armes en restant prisonnière de guerre, lui promettant d'avoir tous les égards en usage chez les peuples civilisés pour une garnison qui avait fait bravement son devoir.

Ces propositions ne furent point acceptées par le général Ortega qui, dans la nuit du 16 au 17, prononça la dissolution de son armée, fit briser les armes, enclouer les canons, sauter les magasins à poudre, et m'envoya un parlementaire m'annoncer que la garnison avait fini sa défense et qu'elle se mettait à ma discrétion.

Le jour se faisait à peine que douze mille hommes, la plus grande partie sans armes, sans uniformes, sans équipement, le tout ayant été brisé et jeté dans les rues de la ville, se constituaient prisonniers dans nos camps, et les officiers au nombre de 1,000 à 1,200, dont 26 généraux et plus de 200 officiers supérieurs,

me faisaient dire qu'ils étaient réunis au palais du gouvernement attendant mes ordres.

Tout le matériel de la place reste en notre pouvoir et paraît n'avoir été qu'en partie et incomplètement détérioré.

L'armée est au comble de la joie et va marcher sous peu de jours à Mexico. Je suis avec respect, etc.

FOREY.

Le ministre de la marine et des colonies a reçu du contre-amiral Bosc une dépêche datée du 22 mai de la Vera-Cruz, par laquelle il transmet la lettre suivante du commandant du *Darien* :

Darien, 21 mai 1863.

Amiral.

A cinq heures, ce matin, un avis officieux m'apprit la reddition de Puebla et m'annonça la demande du commandant supérieur d'envoyer immédiatement la nouvelle en France.

D'après la marche inférieure de la *Cérés*, je compris de suite que le *Darien*, qui en novembre avait déjà apporté la nouvelle de la prise de Tampico, devait se rendre promptement à la Havane, mais je songai (et le commandant Lefèvre partagea mon avis) à passer par Carmen pour vous en informer et vous donner moi-même les diverses nouvelles arrivées à trois heures du matin à la Vera-Cruz :

Puebla s'est rendue.  
Le samedi 16, nos troupes qui avaient ouvert une parallèle à 180 mètres du fort de Teotimehuacan ouvrirent un feu nourri d'artillerie sur cette position et démontèrent toutes les pièces (les trois canons obusiers de 30, débarqués par vos ordres le 23 avril, ont produit un grand effet.)

Les asséses se défendirent bravement. Le lendemain, des parallèles furent continuées et poussées près de l'ouvrage et brèches faites, déjà suffisantes pour l'assaut.

Le général Mendoza se présenta alors au camp, demandant au général Forey à laisser sortir de Puebla les troupes mexicaines avec leurs armes et une partie de leur artillerie; à ces conditions, la place se rendrait.

Le général Forey s'y refusa formellement.

A cinq heures, un parlementaire apporta une lettre du général Gonzalez Ortega au général Forey annonçant qu'il se rendrait à discrétion avec ses troupes.

Le colonel Manéque, second chef d'état major du général, fut envoyé occuper la place avec le 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à

pieu aux ordres du commandant de Courcy et un escadron de hussards, ce qui eut lieu paisiblement. Les troupes françaises continuèrent à entrer les 17, 18 et 19, à onze heures du matin. Le général Forey fit son entrée dans Puebla.

Une salve de 101 coups de canon fut tirée immédiatement.

Vingt-cinq généraux, y compris le général en chef Ortega, Neuf cents officiers,

Quinze à dix-sept mille soldats, avec leur matériel d'artillerie, munitions, armes et bagages, sont tombés entre nos mains.

Hier 20, le général Bazaine, à la tête d'une division composée de troupes prises dans deux divisions s'est mis en marche sur Mexico.

Voilà, amiral, toutes les nouvelles parvenues au premier moment à la Vera-Cruz, qui a salué de 21 coups de canon, ainsi que l'ont fait le fort Saint-Jean d'Ulloa et la *Cérés*. Tous les bâtiments de guerre et de commerce sont pavés.

Je suis, etc.

ROBERT.

Les journaux anglais ne cachent pas le dépit qu'ils éprouvent de la prise de Puebla; ils déclarent avec un accord touchant qu'il n'existe aucune raison de continuer les hostilités au Mexique et mettent d'ailleurs en doute la possibilité de s'emparer de Mexico :

« Certes, dit la *Press*, la vanité française pourrait être flattée d'apprendre que le drapeau français flotte sur la ville de Montezuma; mais si Mexico fait de la résistance aux assaillants, ce serait une satisfaction qui coûterait des sacrifices, et ce serait, vis-à-vis des Mexicains, un acte de cruauté contre lequel se récrierait le monde civilisé. »

Il est hors de doute que la nation anglaise, dans ce cas, aurait la prétention de faire partie du monde civilisé.

La correspondance du *Stock Exchange*, adressée au *Constitutionnel*, exprime des sentiments très flatteurs pour la nation française. L'egoïsme anglais se traduit ici avec une naïveté dont nous devons, comme toujours, être fort honorés :

« La prise de Puebla a été accueillie avec un sentiment de satisfaction très vif, non point que les succès militaires de nos alliés d'outre-Manche nous touchent beau-

coup : le mot de Larocheffoucault, que dans le malheur de nos amis il y a toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas, serait d'une application parfaitement exacte ici. Mais, dans l'occasion présente, nous sommes nus par un mobile tout personnel. Le Mexique nous devait des, le principe près de 400 millions de francs. Pour faciliter le paiement de cette dette, à deux reprises différentes, nous avons consenti à de fortes réductions sans que nos débiteurs, insensibles à cette générosité, aient mieux et plus exactement payé leurs dividendes.

« Depuis tantôt dix ans, nos porteurs de titres mexicains n'ont pas reçu une piastre et ces fonds se classent dans la même catégorie que les fonds grecs. En se chargeant seule de la besogne qui par le traité de Londres, incombait à la France, à l'Angleterre et à l'Espagne réunies dans un but commun, le résultat recherché est obtenu plus complètement peut-être que par l'association entière. Comme avantage des restitutions auxquelles nous avons droit, une somme de 200,000 piastres levée sur le produit des douanes de la Vera-Cruz a été déposée dans les mains du consul anglais par les autorités françaises. Une fois le pays dûment pacifié, reorganisé et administré, d'autres versements auront lieu sans doute. C'est ce que demandent les détenteurs d'obligations mexicaines. »

On mande de Cracovie que le détachement d'insurgés commandé par Broniewski a remporté un succès considérable à Mayowzew, palatinat de Plock.

Le nouveau gouverneur général de Lithuanie, Mourawieff, continue à se signaler par des mesures de rigueur. Depuis l'exécution de l'abbé Iszora, il a encore fait fusiller sur la place publique de Vilna, l'abbé Ziemachi et M. de Laskowicz, propriétaire; il a aussi fait pendre M. de Kolyzko, chef d'un détachement d'insurgés.

On écrit de Varsovie, le 7 juin, au *Coas* du 11 juin :

« Les généraux russes se surpassent eux-mêmes par leur cruauté à l'égard des insurgés. Voici encore un trait du général Toll :

« Un propriétaire polonais ayant appris que son frère avait été tué dans un combat contre les Russes, alla près le général Toll de vouloir bien lui permettre de rechercher le corps de son frère. Le général

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 17 JUIN 1863.

— N° 8. —

LE TREMBLEMENT DE TERRE

CHAPITRE VII.

UN VAINQUEUR GÉNÉREUX. — LA MÈRE ET LA FILLE. — LA DÉLIVRANCE DE BÉNUTA.

(Suite).

« Tu arriveras chez les tiens et tu embrasseras les enfants. Te reconnaîtront-ils encore après une si longue séparation? — Je les reconnaitrai, moi ! répliqua-t-elle avec un accent solennel et saisissant; moi, moi ! ajouta-t-elle à voix basse. — L'amour maternel est le plus profond, le plus fort des nobles sentiments ! s'écria le marquis, s'adressant à Paz. Mais celui-ci resta muet.

« Quel âge ont tes enfants ? demanda Rodriguez à l'Indienne.

« Le garçon a trois étés, la fille en a deux. Oh ! comme ils seront devenus grands !

« Et ton mari ? il est resté auprès d'eux ? Comment échappa-t-il aux re-

(\*) Reproduction interdite.

cherches de la troupe qui assaillit votre village ?

« Il était à la chasse quand les blancs arrivèrent ; mais quand même ils l'auraient rencontré, ils ne l'auraient pas pris car il est plus agile que le cheval, il court plus vite que le cerf. »

Ces mots éveillèrent l'attention de Paz. « Si ton mari a ces qualités-là, dit-il à l'Indienne, engage-le de ma part à entrer dans ma cavalerie. Il aura autant de liberté que le comporte la discipline militaire, et je lui donnerai un cheval un peu plus vigoureux encore et plus léger à la course que ses juments rouges, quelque merveilleuses qu'elles soient, s'il faut t'en croire. »

Et, sans attendre la réponse de Bénuta, il poursuivit, s'adressant à Rodriguez : « Je n'avais aujourd'hui qu'une centaine de mes bons amis les Llaneros, et pourtant j'ai vu qu'ils imprimaient le respect aux habitants de Caracas. Quand j'en aurai mille, don Rodriguez, pas une armée européenne ne résistera à notre choc. »

Bientôt il fallut se séparer : le marquis reurnait chez sa mère, et Paz emmenait l'Indienne à la propriété qu'il avait administrée jusque là, et d'où l'on devait prendre le lendemain de grand matin la route des Savanes. Rodriguez glissa dans la main de Bénuta quelques pièces d'or, véritable richesse aux yeux de cette pauvre femme, et la recommanda chaleureusement à Paz. Quant à elle, sa reconnaissance ne s'exprima point en paroles éloquentes, mais elle baisa les mains du marquis avec une vivacité passionnée.

Jamais dona Madalena n'avait attendu son fils avec plus d'impatience, elle prêtait l'oreille au moindre bruit du dehors, et Rodriguez avait à peine mis pied à terre

qu'elle accourait le recevoir. Ils étaient si émus tous les deux qu'ils furent longtemps sans pouvoir parler; mais entre des cœurs qui se comprennent, il y a un autre langage que celui de la parole. La mère conduisit le fils à la salle à manger. Une foule de questions se pressaient sur ses lèvres; elle les contint pour le forcer d'abord à se reconforter et à se rafraîchir, car elle s'apercevait qu'il en avait grand besoin. En effet, les préoccupations de la journée lui avaient fait négliger de rien prendre.

Il se mit à table entre Josefa et la marquise. Quand il eut soupe et allumé un cigare — compagnie dont les dames mêmes ne peuvent se passer dans ces pays-là — sa mère lui permit enfin de raconter les événements du jour. Elle en écouta le récit avec un vif intérêt. Maintenant que tout danger était passé et qu'elle revoyait son fils sain et sauf, elle approuvait sans réserve la révolution, et son cœur palpait de fierté à la pensée que le marquis avait contribué à l'affranchissement de sa chère patrie. Elle lui adressa mille et une questions; elle s'enquit d'une foule de détails auxquels tout autre qu'une mère ne songerait pas. Aussi était-il déjà tard quand Rodriguez put interroger la marquise sur le compte de l'homme qui avait éloigné la foule du palais del Tesoro.

« Je ne le connais pas, répondit-elle. Seulement, c'est le même qui m'a remis secrètement l'autre soir une lettre à votre adresse. Il est d'un certain âge, peu soigné dans son extérieur, mais il a un langage et des manières qui m'inspirent pleine confiance. Il n'est pas le même avec tout le monde : je l'ai vu d'une part lancer à la comtesse des regards qui l'ont plus effrayé que les menaces du peuple; et,

d'autre part, me témoigner une bienveillance extrême, comme s'il n'avait rien à me refuser. »

Don Rodriguez avait autre chose à faire que se perdre en conjectures au sujet du mystérieux inconnu. Les travaux dont il s'était chargé pour la Junta exigeaient un examen sérieux et des études spéciales. Il travailla jusqu'à minuit, et quand il alla enfin prendre du repos, les intérêts du pays et les réformes à introduire dans l'administration lui avaient fait depuis longtemps oublier tout le reste.

CHAPITRE VIII.

DONA LOUISA.

Les jours qui suivirent la grande journée du 18 avril inlassèrent si rarement un moment de repos au marquis de Vallida qu'il aurait peut-être oublié la famille del Tesoro sans la promesse qu'il avait faite à dona Louis de lui procurer une entrevue avec son mari. La veille du départ du comte pour la Guayra, il sollicita et obtint l'autorisation nécessaire, et se rendit en personne chez la comtesse pour l'en informer. Mais elle était malade, hors d'état de sortir et même de quitter son fauteuil. Paula introduisit Rodriguez auprès d'elle; il fut effrayé du changement qui s'était opéré en quelques jours chez la malade. Ses traits avaient perdu leur rigidité de fer, ses yeux leur regard altier; ses joues étaient pâles et creuses, sa voix faible et tremblante. Un chagrin profond pouvait seul avoir produit cette rapide métamorphose, et d'ailleurs les marquis crut découvrir sur la physionomie de la comtesse une inquiétude, une anxiété que les souff-

rances physiques ne suffisaient pas à expliquer.

« Puisque vous voilà retenue à la chambre, M<sup>me</sup> la comtesse, lui dit-il, je ferai en sorte qu'il soit permis à M. le comte de venir vous voir.

« Le refus de cette faveur m'affligerait par-dessus tout, répondit-elle. Outre que j'aspire à embrasser mon mari avant son départ, j'ai à lui communiquer des choses d'une haute importance pour nos affaires de famille.

« J'espère vous l'amener tout à l'heure, madame. La malade laissa retomber sa tête sur les coussins du fauteuil, et ne répondit au salut de Rodriguez que par un faible geste de la main.

Une fois dans une autre pièce avec Paula, Rodriguez lui dit :

« Les scènes orageuses de l'insurrection n'ont pas pu, à elles seules, produire cette funeste impression sur votre mère. Ce n'est point par une curiosité impertinente, mais par un intérêt sincère que je vous le demande. Que s'est-il passé, dona Paula, pour ébranler si violemment une personne si énergique ?

« Rien d'extraordinaire, que je sache, répliqua-t-elle avec une confiance ingénue. Ma mère s'est de tout temps préoccupée des affaires publiques plus que les femmes ne le font d'habitude. La révolution l'a donc doublement frappée. Et puis l'attaque de notre maison par le peuple, la perte de tous nos amis, la chute du pou-poir sur lequel elle n'était pas elle-même sans influence, enfin ses inquiétudes pour mon père et pour don Escudero, voilà ce qui l'a mise dans le triste état où vous le voyez, en aggravant d'une manière effrayante une légère indisposition.